

L'ADVERSAIRE PRIVILÉGIÉ

Heidegger, les juifs et nous

par Joseph COHEN et Raphael ZAGURY-ORLY

éd. Galilée, 2021, 197 p., 18 €

Voici un ouvrage qui tranche sur bon nombre d'études qui traitent de l'antisémitisme et du nazisme de Martin Heidegger (1889-1976) car, au lieu de scruter uniquement la moindre parole, le moindre écrit, le moindre manifeste du philosophe en faveur du national-socialisme, notamment lors de son rectorat nazi en 1933-34 et bien au-delà (ce que font également les auteurs), il remonte jusqu'à son antijudaïsme radical, lui-même très ancien, autrement dit sur son occultation constante et consciente de toute source juive, au profit d'une survalorisation de la source grecque, seule digne de retenir, à ses yeux, l'attention de la pensée philosophique.

Certes, cette exaltation de la source grecque est très prégnante depuis longtemps dans la pensée allemande, spécialement dans le romantisme allemand (Goethe, Hölderlin, Schiller, les frères Schlegel, Hegel...), mais M. Heidegger l'a portée à un tel degré d'exclusivité que la pensée grecque joue chez lui une fonction de quasi "révélation" associée à la pensée allemande, hellénisme et germanité étant les deux seules grandes ressources de la pensée philosophique qui vont jusqu'à se formuler en une source unique et univoque gréco-germanique.

Toutefois cet antijudaïsme de la pensée allemande ne date pas de Heidegger, et l'on pourrait dresser toute une généalogie en ce sens, de Luther à Heidegger¹, (sans parler même de la musique, avec Wagner), en passant par Kant, Fichte, Hegel², Schleiermacher, Feuerbach, Bruno Bauer, Marx, Schopenhauer, Adolf von Harnack, Carl Schmitt et bien d'autres, travail esquissé ou davantage abouti par quelques observateurs avertis, tels que le Père Bernard Dupuy, op³, Claude Tresmontant⁴, Éliane Amado Lévy-Valensi⁵, Francis Kaplan⁶, ou Paul Ricœur⁷, mais peu entendus

¹ Cf. *L'antijudaïsme à l'épreuve de la philosophie et de la théologie*, sous la direction de Danielle Cohen-Levinas et d'Antoine Guggenheim, Le genre humain, n°56-57, éd. du Seuil, 2016. [Cf. *Sens*, n°419, juillet-août 2018, p. 415-416]. De cet ensemble, qui va de l'Antiquité jusqu'à nos jours, deux études concernent M. Heidegger : Philippe Capelle-Dumont, « Martin Heidegger et l'antijudaïsme philosophique », p. 441-462, et Danielle Cohen-Levinas, « Un exister païen. Heidegger, Rosenzweig, Levinas », p. 657-672.

² Joseph Cohen est l'auteur d'un livre qui traite précisément de l'antijudaïsme de Hegel, *Le Spectre juif de Hegel*, éd. Galilée, 2005.

³ Cf. B. Dupuy, « Approches catholiques », in *Le peuple de Dieu* [avec Élie Méliá et Jean Bosc], coll. églises en dialogue, n°10, éd. Mame, 1970, spécialement les pp. 51-52 ; « Heidegger et le Dieu inconnu », in *Heidegger et la question de Dieu*, (Colloque), recueil préparé sous la direction de Richard Kearney et Joseph Stephen O'Leary, coll. Figures, éd. Grasset, 1980, p. 103-121.

⁴ Cf. C. Tresmontant, *L'opposition métaphysique au monothéisme hébreu de Spinoza à Heidegger*, éd. François-Xavier de Guibert, 1996. [Cf. *Sens*, 7/8, 1997, p. 330-331].

⁵ Cf. É. Amado Lévy-Valensi, « La philosophie des philosophes ou le secret perdu », in *Mélanges André Neher*, éd. Adrien-Maisonneuve, 1975, p. 3-10 ; « La Culture hébraïque comme refoulé de la culture occidentale », in *Actes du XVIIe Congrès mondial de philosophie consacré à "philosophie et culture"*, Montréal, août 1983, éd. du Beffroi et éd. Montmorency, 1986. Son livre, *À la gauche du Seigneur, ou l'illusion idéologique*, éd. Bibliophane, 1987 [Cf. *Sens*, 11, 1987, p. 334] comporte également de nombreuses pages et allusions à cette occultation.

⁶ Cf. F. Kaplan, *La passion antisémite habillée par ses idéologues*, éd. le félin, 2011. [Cf. *Sens*, n°380, juin 2013, p. 522]

⁷ « La tâche de repenser la tradition chrétienne par un "pas en arrière", s'interrogeait Paul Ricœur au cours du même

par les pro-heideggériens et même par les critiques de Heidegger.

Depuis la publication des *Cahiers noirs*, commencée en 2014⁸, ces pensées privées et intimes que Heidegger a voulu voir publier, à titre posthume, dans le cadre du gigantesque *corpus* de ses *œuvres complètes*, un antijudaïsme et un antisémitisme sont apparus, beaucoup plus explicites, avec des considérations et jugements très négatifs sur le rôle des Juifs au sein de l'histoire et de la pensée, qui ont occasionné à nouveau toute une littérature, une fois de plus surtout centrée sur la persistance de son idéologie nazie, mais aussi, de façon plus approfondie cette fois-ci, avec des questions nouvelles sur ses relations au judaïsme et au christianisme dans la mesure même où Heidegger les met lui-même à rude épreuve dans ses développements personnels confiés à ses *Cahiers*.

Face à ces analyses, nos deux auteurs, répétons-le, de façon beaucoup plus systématique et documentée, retracent, en amont, cet antijudaïsme qui constitue véritablement une éviction radicale de tout apport juif à la pensée philosophique et, dans le domaine du religieux, incarne la volonté de penser un christianisme autosuffisant, ne vivant plus de la « *racine qui te porte* » (Rm 11, 18), comme disait saint Paul.

A-t-on ainsi suffisamment remarqué que M. Heidegger, qui a longuement commenté les écrits du Nouveau Testament (notamment les épîtres aux Galates et aux Thessaloniciens) dans ses cours des années 1920, pratique tout à fait consciemment un marcionisme radical ?

Précisément, dans les séminaires de 1920-1921 sur la *Phénoménologie de la vie religieuse*, il affirme d'emblée, de façon tout à fait claire et péremptoire, son programme : « *Il s'agit de fonder le christianisme originel à partir de lui-même sans aucun égard pour des formes préexistantes de religion, comme la forme judéo-pharisienne* »⁹ (p. 26, note 29). C'est tout l'intérêt de ce livre de consacrer un chapitre entier à ce cours : « *Une forclusion sans retour. À propos de la Phénoménologie de la vie religieuse* » (p. 91-111).

De façon tout à fait logique, Heidegger, dans ce même séminaire consacré à Paul, en arrive à un Jésus devenu une entité gnostique totalement désincarné et déconnecté de son peuple, juif, de l'histoire des hommes et d'Israël. Et n'oublions pas que dans l'histoire, la gnose a souvent été de pair avec un antijudaïsme radical :

« *Paul n'aurait eu aucune conscience historique de Jésus de Nazareth, mais il aurait*

Colloque auquel participait Bernard Dupuy (cf. note 3), *n'exige-t-elle pas qu'on reconnaisse la dimension radicalement hébraïque du christianisme, qui est d'abord enraciné dans le judaïsme et seulement après dans la tradition grecque ? Pourquoi réfléchir seulement sur Hölderlin et non pas sur les Psaumes, sur Jérémie ? C'est là ma question* », cf. P. Ricœur, « Note introductive », in *Heidegger et la question de Dieu*, op. cit., p. 17.

⁸ Voir dans *Sens* n°396 (février 2015), p. 139-148, l'article de Maurice-Ruben Hayoun, « Martin Heidegger et l'antisémitisme de ses *Cahiers noirs* : une pensée délirante ».

⁹ M. Heidegger, *Phénoménologie de la vie religieuse*, tr. fr. J. Greisch, éd. Gallimard, 2011, p. 79.

fondé une nouvelle religion chrétienne personnelle, un nouveau christianisme primitif, qui domine l'avenir : la religion paulienne et non la religion de Jésus. On n'a donc aucunement besoin de revenir à un Jésus historique. La vie de Jésus est totalement indifférente » (p. 98)¹⁰.

Nos auteurs commentent ainsi ces propos de Heidegger :

« Heidegger n'hésite aucunement à travestir ici toute l'herméneutique chrétienne de la Bible, sans parler de l'herméneutique juive, jamais évoquée. Il s'emploie, dans la Phénoménologie de la vie religieuse, à jeter le judaïsme hors de l'histoire et à effacer en même temps toute trace de judaïsme au sein du christianisme. Il cherche à enjoindre une co-appartenance entre un "christianisme originel" fondé sur l'expérience d'une foi sans loi et le déploiement d'une disposition d'accueil de la vérité de l'être » (p. 98).

D'autres citations, puisées à partir d'autres enseignements, sont tout à fait convergentes dans cette même volonté de présenter un christianisme débarrassé de tout enracinement juif. Ainsi Marlène Zarader, quant à elle, à partir d'un livre plus ancien et vraiment précurseur, notamment le chapitre qu'elle intitule, « Du Nouveau Testament à l'Ancien Testament : le lien oublié », fait le même constat : « Pour Heidegger, il n'est d'autre Dieu que Jésus-Christ, la foi est foi dans le Christ rédempteur, l'Écriture est tout entière condensée dans le Nouveau Testament – c'est là le contexte exact et la justification de la phrase sur la théologie : "Si toutefois la fidélité [Gläubigkeit] s'atteste dans l'Écriture, la théologie est, en son essence, théologie néo-testamentaire" »¹¹. Et Marlène Zarader de commenter : « phrase qui n'aurait aucun sens si ce que Heidegger nomme Écriture englobait l'Ancien Testament -, et le grec est la langue de la Révélation »¹².

Mais ce que les auteurs montrent très finement et avec une documentation impressionnante, c'est la « violence sans précédent » de l'antijudaïsme et de l'antisémitisme de Heidegger à l'intérieur même de ses écrits philosophiques, spécialement dans ses *Cahiers noirs*, y compris pendant la Deuxième Guerre mondiale.

Ainsi, en 1942, Heidegger désigne-t-il, avec une tournure spéculative bien à lui, le "destin" réservé au Judaïsme par son « *auto-annihilation* » :

« Lorsque ce qui, dans le sens métaphysique, est essentiellement "judaique" combat

¹⁰ M. Heidegger, *op. cit.*, p. 79-80. Sur cette "déjudaïsation" de Jésus et son histoire, cf. Mireille Hadas-Lebel, « Une amnésie théologique : le "Jésus aryen" », in *Sens*, n°411, mars-avril 2017, p. 109-118. Cf. également Susannah Heschel, *The Aryan Jesus, Christian Theologians and the Bible in Nazi Germany*, Princeton, NJ : Princeton University Press, 2008.

¹¹ M. Heidegger, *Phänomenologie und Theologie*, Wgm, p. 57 ; *Phénoménologie et Théologie*, article traduit en appendice de Ernst Cassirer, Martin Heidegger, *Débat sur le kantisme et la philosophie* (Entretiens de Davos), trad. de P. Aubenque, J-M. Fataud et P. Quillet, éd. Beauchesne, 1972, p. 111.

¹² M. Zarader, *La dette impensée. Heidegger et l'héritage hébraïque*, éd. J. Vrin, [1990], nouvelle édition, 2013, p. 187.

le judaïque, l'auto-annihilation (Selbstvernichtung) culmine en son sommet historique, dans la mesure où le "judaïque" s'est emparé du pouvoir partout tel que, d'abord et avant tout, le combat contre le "judaïque" est asservi à lui également » (p. 38).

Et nos auteurs de décrypter :

« Nombreux sont les passages pour le moins troublants sur les Juifs et le judaïsme dans les Cahiers noirs. Ils traduisent chaque fois un rejet catégorique du judaïsme. Mais ce dernier passage est très certainement le plus résolument antijudaïque et antisémite de ces Cahiers. Impossible de le dissocier de l'époque historique dans laquelle il a été écrit [1942] et donc de le détacher de l'extermination systématique des Juifs d'Europe. Or ce passage s'inscrit entièrement dans la pensée de Heidegger. Il doit être compris comme s'inscrivant dans la pensée selon laquelle le judaïsme demeure toujours déjà exclu de l'histoire de la vérité de l'être et ne fait donc que s'effacer de cette même histoire en s'y annihilant » (p. 38).

Un autre extrait des *Cahiers noirs* des années 1939-1941 nous paraît important de figurer ici car il restitue de façon plus ample et explicite ce que Heidegger entend par « *auto-annihilation* » du peuple juif au sein du deuxième conflit mondial. Il est ici tiré de l'étude de Danielle Cohen-Levinas mentionnée dans la 1^{ère} note de cette recension :

« Le judaïsme mondial, excité par les émigrants sortis d'Allemagne, est partout insaisissable et, dans tout le déploiement de sa puissance, n'a presque pas besoin de prendre part aux actions militaires, contre quoi la seule chose qui nous reste est de sacrifier le meilleur sang des meilleurs hommes de notre propre peuple »¹³.

D. Cohen-Levinas fait un commentaire important de ce passage qu'elle a traduit (et dont le texte original en allemand figure en note). Nous en donnons quelques extraits, car elle en souligne bien les stéréotypes antisémites les plus classiques, ainsi que la solidarité totale entre judaïsme et christianisme, aux yeux mêmes de Heidegger, comme obstacles à ce que le philosophe attendait du nazisme comme « autre commencement » :

« On reconnaît ici la prose antisémite, inspirée, même si Heidegger ne s'y réfère pas explicitement, par les stéréotypes antisémites des Protocoles des Sages de Sion qui auront contaminé les esprits les plus raffinés. Affirmer que la guerre est non seulement l'œuvre des juifs, mais qu'elle sera gagnée par eux, entraînant ainsi l'extermination de la race juive en Europe, s'inscrit dans le prolongement du destin de l'être (dem Geschick des seyns), signifiant que les juifs sont responsables de leur propre catastrophe et de la catastrophe dans laquelle ils auront précipité le peuple allemand à qui, selon Heidegger, était dévolu un autre destin : celui de porter

¹³ M. Heidegger, *Schwarze Hefte 1939-1941*, Band 96, in *Überlegungen XV*, 17, éd. V. Klostermann, 2014.

l'histoire d'un autre commencement philosophique qui prendrait le relais du commencement grec, contre non seulement le judaïsme, mais également le christianisme, dont les sources juives ne pouvaient pas avoir échappé à Heidegger. Le combat philosophique de Heidegger contre le christianisme est donc essentiellement et avant tout un combat contre le judaïsme »¹⁴.

Certes, Danielle Cohen-Levinas a raison de dire que son attaque du judaïsme est première et qu'elle vise ensuite le christianisme dans la mesure où les deux ne peuvent être finalement dissociés. Mais il y a aussi, chez Heidegger, une disqualification directe du message chrétien qu'a bien relevée Jean-Luc Marion dans son dernier ouvrage¹⁵. Il pointe, par exemple, chez Heidegger, à partir du mot grec « *alêtheia* » (vérité) dans la parole de Jésus rapportée par l'évangile de Jean (Jn 14, 6) une « *brutalité* » dans « *sa dénégation de tout équivalent théologique et chrétien de la "vérité" elle-même. Ainsi son commentaire de Jean 14, 6, où la formule "egô eimi hê odos kai hê alêtheia kai hê zôhê" [Je suis le chemin et la vérité et la vie] se trouve disqualifiée sans discussion, d'abord comme "seulement verbalement grecque", mais, pire encore, comme relevant du latin veritas, lui-même "un mot non allemand, ein undeutsches Wort" (Parmenides [1942/43], GA 54, op. cit., 1982, p. 68 sq). Sur ces points, voir D. Franck, Le Nom et la chose. Langue et vérité chez Heidegger, Paris, Vrin, en particulier I, c.1 ».*

Ainsi, aux yeux de Heidegger, la "vérité" [*alêtheia*] du christianisme en la Personne de Jésus n'est-elle pas digne d'être pensée, alors que les présocratiques, Platon, et tant d'autres, dans leur approche de l'*alêtheia*, n'ont cessé de retenir son attention. Toute sa vie, il n'a pas arrêté de méditer et d'écrire à leur sujet.

Enfin Joseph Cohen et Raphael Zagury-Orly dénoncent, après bien d'autres, des omissions dans le texte officiel publié des *œuvres complètes*, ici des *Cahiers noirs*, par rapport au manuscrit-témoin, lorsque l'antisémitisme « métaphysique » de Heidegger, si l'on peut s'exprimer ainsi, devient beaucoup plus cru, telle cette qualification datée des années 1938/1940 :

« [...] *il faudrait se demander sur quoi est fondée la prédestination particulière de la communauté juive pour la criminalité planétaire [Weltverbrechertum]* » (p. 36, note 19).

Nous pourrions citer nombre d'autres passages tout aussi accablants et finalement très répétitifs et pénibles à lire pour nous et à restituer à nos lecteurs. Nous renvoyons donc à ce livre très documenté, dénué de toute polémique, s'en tenant aux textes et, à travers les traductions, revenant toujours à l'original allemand. La dimension historique est également toujours redonnée, les propos de Heidegger constamment

¹⁴ D. Cohen-Levinas, « Un exister païen. Heidegger, Rosenzweig, Levinas », in *L'antijudaïsme à l'épreuve de la philosophie et de la théologie*, op. cit., p. 662-663.

¹⁵ Jean-Luc Marion, *D'ailleurs, la Révélation. Contribution à une histoire critique et à un concept phénoménal de révélation*, éd. Grasset, 2020, p. 192, note 2.

contextualisés, et le discours du philosophe continuellement mesuré à l'aune de l'articulation entre la source hébraïque et la source grecque, ainsi qu'à celle entre judaïsme et christianisme, clefs de lecture qui s'avèrent tout à fait fructueuses dans notre compréhension de sa séduction et de son engagement nazis, y compris de son retrait apparent à travers sa démission du rectorat en 1934, nullement liée à un reniement du national-socialisme mais bien plutôt à sa "déception" de voir l'Allemagne nazie incapable d'aller plus avant en incarnant cette "nouvelle Grèce" dont il rêvait.

Bruno CHARMET